

Agriculteur à Bourbourg et prisonnier en Allemagne

Les deux vies d'Armand Leblond



On pourrait le croire casanier, paisible retraité de la terre, mais c'est bien mal le connaître. Armand Leblond est un dur à cuire avec un cœur gros comme ça. Si ses coups de gueule l'ont rendu célèbre, son affabilité et son sens du contact lui confèrent une popularité peu ordinaire. Ce jeune homme né en 1919 a traversé bien des épreuves mais c'est toujours avec esprit et humour qu'il m'a raconté une partie de ses aventures. Bribes de récit.

Armand Leblond est ce que l'on a coutume d'appeler une figure tourlavillaise. Tout le monde le connaît et il connaît beaucoup de monde. Cet illustre ancien cultivateur-maraîcher de Bourbourg est né il y a 88 ans là où il demeure aujourd'hui (dans une maison construite en 1875). Sa carrière il l'a débutée à l'âge de 10 ans en qualité de « fils de maison ». Son caractère bien trempé lui a imposé beaucoup de choses, y compris son orientation professionnelle : « J'ai une tête de cochon (rires) et je n'aime pas être commandé. Quand j'étais à l'école, tout le monde rêvait d'aller à l'Arsenal, mais moi j'étais trop indépendant ça

n'aurait pas pu faire ». Ce sera donc le dur métier de la terre qu'il choisira.

La terre comme une évidence

Il a connu l'époque glorieuse du maraîchage à Tourlaville et se souvient qu'en 1930 il y avait 107 cultivateurs répartis sur le territoire de la commune, dont 17 à Bourbourg : « On se connaissait tous et je peux encore les nommer un par un ! ». L'homme devient un poil nostalgique lorsqu'il évoque ce temps où l'on travaillait avec des chevaux, où il exploitait 10 hectares de cultures maraîchères et 2 hectares d'herbages : « En saison on allait tous les jours à la gare de Cherbourg pour expédier nos légumes, il y avait du travail. Pour nous cultivateurs, les choses se sont gâtées avec l'apparition des grandes surfaces, ça nous a fait beaucoup de tort. Avant, on faisait des tournées pour vendre à domicile et les affaires marchaient bien, mais depuis ça... »

Armand et son épouse sont des gens de la terre, très attachés à leur métier et à leur secteur même s'ils apprécient de le quitter régulièrement, chose rare dans la profession : « Depuis 1958, on part en camping. Au début pour quinze jours et puis ensuite pour six mois (le regard malin) ça ne plaisait pas à tout



▲ Au temps où Bourbourg (Chemin des Fontaines) était un lieu de la culture maraîchère. (Collection A. Leblond)



▲ Gare de Cherbourg 1934, les choux de Turlaville prennent le train direction la capitale.
(Collection A. Leblond)

le monde ! Aujourd'hui, c'est au camping de Barneville-Carteret que les Leblond aiment passer une partie de l'été».

Le goût du voyage, c'est peut-être les événements qui le lui ont donné à Armand. Car, si le maraîcher loquace est bien connu, le prisonnier de guerre l'est un peu moins. Pourtant cette parenthèse allemande imposée par l'histoire, Armand en parle simplement, avec plus d'anecdotes joyeuses que tragiques. Il le sait, il a eu beaucoup de chance et ne généralise pas son cas à d'autres prisonniers qui ont connu une destinée beaucoup plus dramatique. Mais lui et son fichu caractère s'en sont sortis sans traumatismes : « Quand je suis rentré, je pesais plus lourd qu'en partant, je ne peux pas dire qu'on était malheureux ». C'est donc un témoignage spontané qu'Armand nous livre grâce à une mémoire intacte et un flot verbal pas toujours facile à canaliser.

Un soldat sans uniforme

La « carrière » militaire d'Armand Leblond commence le 9 juin 1940 date de sa mobilisation soit 8 jours avant l'arrivée des Allemands à Cherbourg : « On m'a envoyé à Vannes, je n'avais même pas un uniforme on devait creuser des tranchées en costume car les Allemands arrivaient. Le 21 juin on a barré la route avec des outils agricoles, des voitures et des faucheuses pour les empêcher de passer».

À l'arrivée, l'occupant surprend par sa discipline et son aisance. Certains d'entre eux parlent un français plus que correct : « Bonjour Messieurs, voulez-vous ôter ce matériel pour que l'on puisse passer ? » Difficile de s'opposer à une requête aussi poliment formulée. Nos ouvriers s'exécutent et sont aussitôt remerciés : « Merci messieurs et à bientôt ! »

Pour Armand c'est le début de la captivité. Ce sera un début en douceur car notre captif s'est arrangé avec une infirmière pour rester à la clinique en guise d'infirmier : « En réalité je vidais les pots de chambre, ça a duré six mois ».

Prisonnier au grand air

Mais le 11 janvier 1941, c'est le grand départ pour l'Allemagne en « première classe ». Les wagons prévus pour accueillir 8 chevaux et 40 personnes en entassent 56. Après un voyage de trois jours sans descendre et sans manger, il arrive à 50 kilomètres de Nuremberg : « Aussitôt ils nous ont séparés entre le camp A et le camp B qui étaient recouverts d'un mètre de neige, il y avait là entre 7 et 8000 hommes. On n'en faisait pas lourd ! Ils nous avaient mis dans la maçonnerie mais on n'y connaissait rien, on prenait un sac de sable et on mélangeait deux sacs de ciment. On se faisait engueuler, mais comme c'était en Allemand on s'en foutait ! ».

L'idée de se faire la malle est bien

présente, surtout que la surveillance n'est pas très vigilante, mais les prisonniers en connaissent les conséquences. En cas d'évasion il y aura des représailles et les familles en feront les frais. Armand décide de prendre son mal en patience pour ne faire courir aucun risque à ses proches.

Armand et ses camarades sont dirigés vers le stalag 13-1, d'emblée l'ambiance change : « Ils nous ont fait déshabiller et arrosés de pétrole. Ils ont mis toutes nos affaires dans une grande cuve pour les désinfecter et tout s'est trouvé mélangé. Mais je m'en fichais de mettre les habits d'un autre, mais il y en a à qui ça ne plaisait pas. J'ai même vu un type qui s'est retrouvé avec les affaires d'un marin et quand les Allemands lui ont demandé s'il était dans la Marine on a tous dit oui. Il a été libéré grâce à ça car en 41 tous les matelots étaient dégagés pour aller prêter main forte à la Marine allemande, il était drôlement content et nous aussi ! ». Pour ceux qui restent, c'est dans une fabrique de tuiles qu'il faut travailler : « On travaillait pas mal, mais on était bien nourris. Par contre, la cantine était séparée en deux d'un côté les Allemands et puis nous de l'autre ». Il travaillera pour l'usine jusqu'en mai 1941, mais le travail en intérieur ce n'est pas son truc. Armand demandera alors à travailler dans la partie qu'il connaît le mieux : la terre.

Placé dans une ferme, Armand devra s'accommoder d'un patron rigide pro-Nazi et d'une patronne plus sympathique. Il devient homme de confiance, autrement dit c'est lui qui fait le lien entre les autorités allemandes et les prisonniers de guerre. En effet, notre homme est débrouillard et saisit vite les finesses de la langue de Goethe qu'il aime toujours parler au grand désarroi de votre serviteur !

La vie de prisonnier à la ferme n'est pas – comme on pourrait le croire – rythmée par les matons et la main d'oeuvre française n'est pas toujours docile : « Si on était gentil avec nous et qu'on nous donnait à manger correctement, on se tenait bien et on travaillait, mais si on était méchant, on ne

foutait rien ! ».

Du haut de ses vingt ans, Armand a bien conscience qu'il n'est pas le plus à plaindre. Beaucoup de ses compagnons d'infortune sont pères de famille, parfois avec des exploitations agricoles qu'ils ont dû abandonner et trouvent le temps long : « Ils nous voyaient, nous les plus jeunes, toujours décontractés et ils nous disaient heureusement que vous êtes là pour nous remonter le moral ! ». Certains bénéficieront de libérations anticipées car chargés de famille ou parce qu'ils sont employés à l'Arsenal. Mais les plus malchanceux payeront très cher cette « liberté provisoire » et trouveront la mort lors des bombardements alliés.

Drôle d'époque pas marrante

Pour ceux qui restent, le système « D » règne en maître et les prisonniers n'hésitent pas à « torpiller » des victuailles aux « patrons » pour améliorer l'ordinaire : « Je connaissais un gars dans une cidrerie qui nous faisait du schnaps contre une tablette de chocolat, on volait les prunes au patron et je les donnais à distiller, ça nous faisait de la goutte. Je volais même des poulets à la patronne pendant qu'elle était partie à la messe ! On prenait le temps comme il venait, on communiquait entre commandos car certains avaient le droit d'avoir une radio, ils nous donnaient des informations. On parlait très peu de la guerre, mais les Allemands, ceux qui n'y étaient pour rien, étaient écœurés de

voir ce qui se passait, ils souffraient de voir ça. Pour les camps de concentration on n'était pas trop au courant, on savait qu'il y en avait un en Bavière mais c'est tout. Il y avait des prisonniers russes et des Polonais, des femmes surtout et ils leur en faisaient baver. On leur donnait de la nourriture en douce car ils n'étaient vraiment pas gâtés, il y avait une solidarité entre les prisonniers ».

Pendant ces 5 années de captivité, l'échange de courriers maintient un lien fragile avec la famille, même si tout est surveillé : « On avait droit à deux lettres par mois et deux cartes. J'ai appris la mort de ma mère en 1942 et je ne savais même pas qu'elle était malade. Ça m'a fichu un coup et je n'ai pas eu le droit de rentrer. La famille nous envoyait des colis de beurre avec des lettres et des photos cachées dans un double fond. Quand le beurre fondait on était démasqués alors on avertissait la famille en langage codé on écrivait : « Tonton Émile suppure drôlement faudrait mieux faire le pansement ! ».

Autres colis appréciés, ceux du Maréchal Pétain : « On se disait que si Pétain n'avait pas fait ça, où qu'on serait ? Bien sûr j'admire De Gaulle et tout ce qu'il a fait ensuite mais à cette époque-là, pour les prisonniers en Allemagne ça nous a sauvé la mise ! Je crois qu'on a eu moins faim grâce à lui, même si aujourd'hui ça peut paraître drôle ».

Le 23 mai 1945, Armand est libre et revient au pays : « J'ai repris la ferme, acheté un cheval et au début j'en ai bavé, mais quand on a pas peur de travailler...



▲ Armand Leblond (à g.) et un compagnon de captivité photographiés en Allemagne. collection A. Leblond)

En 1954, j'ai acheté la maison, marié avec deux petiots, la vie normale a repris le dessus quoi ! Je raconte facilement cette période de ma vie autour de moi. J'ai même emmené ma famille en Allemagne en 1962 pour qu'ils voient où on a vécu, c'est dire si je ne garde pas un trop mauvais souvenir ».

On l'écouterait parler des heures Armand et s'il est une qualité évidente chez lui, c'est sa générosité. Son bel appétit de la vie conjugué à une sorte de philosophie spontanée font d'Armand Leblond un témoin objectif d'une situation complexe dont il a eu la chance de revenir avec un goût pour la liberté décuplé. C'est peut-être cette volonté farouche d'indépendance qui a permis à Armand de traverser les épreuves, et les bons moments, avec la même désinvolture, celle d'un homme libre.

TB

Sources : entretiens avec Armand Leblond ; interview enregistrée en 2003 par Vincent Besq pour les Archives départementales de la Manche. Un grand merci à tous pour leur aide et leur sympathique collaboration ainsi qu'à Marcel Corbet pour le bon tuyau.

Choux - Choux de Bruxelles - Pommes de Terre

Armand Leblond

CULTIVATEUR-MARAICHER

BOURBOURG - TOURLAVILLE
(MANCHE)

Adresse Télégraphique :
Armand LEBLOND, Tourlaville